

Diane-Monique Daviau, Reine-Aimée Côté, Paul Bouissac

Hugues Corriveau

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2005). Compte rendu de [Diane-Monique Daviau, Reine-Aimée Côté, Paul Bouissac]. *Lettres québécoises*, (118), 21–22.

Diane-Monique Daviau, *Une femme s'en va*, Québec, L'instant même, 2004, 228 p., 24,95 \$.



je le ferais sans hésiter.» (p. 105) Cette façon de faire intervenir l'improbable à travers cette histoire abordée avec un réalisme prenant offre d'autres dimensions à ce roman.

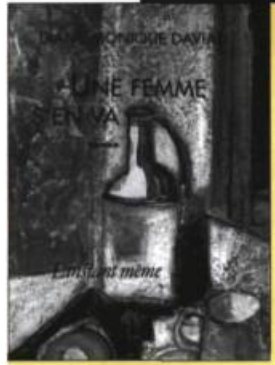
Disparition inexpliquée

Diane-Monique Daviau signe un roman émouvant, à l'écriture incisive et achevée, une œuvre de maturité qui convainc.

Une nuit, une mère aimante et aimée ouvre la porte de sa maison, part, prend l'avion, se retrouve à Munich, y demeurera quinze ans.

MAIS POURQUOI ?

Le roman de Diane-Monique Daviau cherche à cerner pourquoi une femme va ainsi au bout d'une pulsion qu'elle ne saurait elle-même expliquer tout à fait, sauf que, ce faisant, elle se sauve de la mort. C'est déjà suffisant pour saisir l'ultime urgence du geste. Mais ceux qui sont restés derrière, Louis le mari plus que parfait, les deux fillettes, Marie Céleste et Annie, respectivement âgées de cinq et de deux ans et demi, comment vont-ils survivre, eux, à cet abandon ? Comment comprendre cette femme qui lisait un auteur allemand, à l'origine du « principe d'incertitude », Werner Karl Heisenberg ? Y a-t-il quelque rapport avec cette fuite en avant, vers l'improbable vie qui l'attend là-bas ?



VOIX NARRATIVES MULTIPLES

Diane-Monique Daviau donne la parole aux divers personnages de ce quatuor, mais de façon extrêmement originale, se refusant à la facilité. Si le tout début est conté à travers la voix de la narratrice, les chapitres suivants donneront de façon aléatoire la parole à Annie, la plus jeune, à travers des textes intitulés « Photos d'Annie » ; puis viennent les commérages du milieu ; ensuite la retranscription de lettres écrites par l'aînée, et qu'elle envoie à sa mère dans des bouteilles « à la mer », ou le texte de l'analyse qu'elle suit à vingt ans, après son retour ; viennent aussi les chapitres intitulés « Ce qu'elle dit », à savoir le témoignage de Michèle, la mère revenue à la maison ; ou les chapitres de « Ce qu'on sait » d'elle. Bref, ce foisonnement de points de vue est tout à fait remarquable et cerne au plus près non seulement les actes des protagonistes, mais leur âme, forçant, vraiment, l'admiration du lecteur.

DES CLÉS SUBTILES

L'auteure va également, au fil des pages, semer de très adéquates références à ce qui est bel et bien arrivé à Michèle. Ainsi reviendra-t-elle amputée de la main droite à la suite de l'incendie de l'immeuble munichois où elle s'était réfugiée. De façon prémonitrice, lors d'un voyage en France avec sa sœur et son père, Marie Céleste sera fascinée par la Vierge d'Escoüilles, dite Notre-Dame des Fous ou des Affligés. Or, cette Mère du Christ est mutilée, elle n'a plus de main droite ! L'enfant ne sait pas encore que c'est ainsi que lui reviendra sa propre mère, mais n'en est pas moins alertée. De même, dans une lettre qu'elle écrit à cette dernière, elle affirme : « J'espère te revoir un jour, je l'espère plus que tout au monde, et si je savais qu'il suffirait de me trancher un pied ou un bras pour que mon vœu se réalise enfin,

UNE LEÇON D'ÉCRITURE

Ajoutons que Diane-Monique Daviau parvient à donner un ton différent à chacune des approches qu'elle nous propose. Rarement ai-je vu dans un roman une psychanalyse mieux rendue. On y croit à chaque mot, et les échanges avec l'analyste sont d'une parfaite maîtrise. De même, les oui-dire comme les autres formes que prend cette œuvre. Récit exact et vraiment captivant, il permet à son auteure d'entrer dans le monde romanesque par la meilleure des voix.

Reine-Aimée Côté, *Les bruits*, Montréal, VLB, coll. « Roman », 2004, 160 p., 17,95 \$.

Beaucoup de bruit venu de l'enfance

Ce roman introspectif est une plongée aux confins du sens de l'ouïe, lieu du premier contact avec le monde.

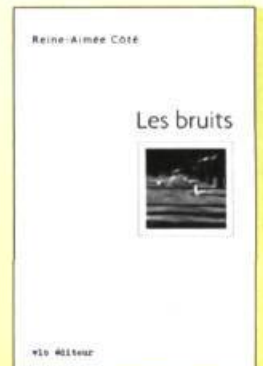
J'avouerai d'emblée que j'ai craint un peu d'entrer dans ce roman, sachant que son auteure avait déjà publié un recueil de poésie au titre suspect de *Hailons de lune* (vous avez bien lu !). Quand on est capable de cela, on est bien capable de tout. Or, je le dis sans ambages, *Les bruits*, qui a remporté le prix Robert-Cliche 2004, le mérite amplement.

FAMILLE DYSFONCTIONNELLE

M^{me} Côté nous propose un personnage central fort, en la personne de Paul Lajoie (dont le patronyme est ici ironique), submergé par l'abandon dont il a été victime depuis sa naissance. Sa mère Léa ayant été incapable de s'incarner vraiment, mal mariée, lui a donné naissance par accident, elle qui avait rencontré une seule fois, à bord d'un train, un voyageur qu'elle nomme merveilleusement « Je t'aime, inconnu ». Suivront un mariage improbable, la naissance d'un autre enfant, muet et dépendant, Marc-Éric. Tout cela soutient cette tragédie de l'existence dont Paul fera les frais.

LA FEMME NUE

Paul sera responsable de ce petit frère encombrant. Dépourvu d'amour, négligé par son beau-père, nommé « l'Homme de peu de mots », souffre-douleur de



ses camarades, il va, d'une certaine façon, errer dans ses fantasmes. Devenu adulte, il fixe son intérêt érotique sur Cloé, une danseuse nue, qui lui rappelle une petite fille qui amenait des garçons dans un vieux camion abandonné pour leur montrer son sexe. Voyeur depuis lors, jamais convié à participer à la cérémonie, il va en être marqué au point de vivre exclusivement pour la strip-teaseuse. Il louera une chambre dans le but de la kidnapper, ce qu'il fera.

INÉLUCTABLE PRISON

L'art de Reine-Aimée Côté sera de nous dépeindre avec une justesse de ton, retenu et convaincant, l'âme de cet errant dépourvu d'ancrage réel, tout entier voué à une haine irrépressible pour toute femme, donnée comme figure de la mère. À la fois roman psychologique et de suspense, le livre tient au raffinement de cette double approche. Après dix ans de prison, Paul va essayer de réapprendre à vivre, rencontrant l'art (comme si le dessin lui permettait un retour à l'enfance et aux apprentissages) et Anne-Sophie, femme qu'il



REINE-AIMÉE CÔTÉ

apprendra à ne pas détester. Reste qu'il a toujours en sa possession un couteau.

UN STYLE SOUVENT POÉTIQUE

Sobrement, l'auteure donne à son roman un ton onirique, comme si elle nous permettait de pénétrer le cerveau du protagoniste. On a droit de temps à autre à des histoires touchantes :

Ma mère [...] m'a raconté ce que les pigeons font lorsqu'ils vont tout là-h neiges babillent et qui deviennent des pigeons avec des ailes couvertes de neige. (p. 70)

Le roman n'est pas toujours de la même eau, mais ces passages lyriques prouvent que M^{me} Côté est déjà sur la voie de l'écriture, dépassant les limites du simple récit. *Les bruits* s'inscrivent d'emblée comme une réussite.

Paul Bouissac, *Strip-tease de Madame Bovary*, Ottawa, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2004, 128 p., 16,95 \$.

Même pas nue, Madame Bovary !

Paul Bouissac ronronne dans ce roman épistolaire au style suranné et ringard. Malgré un titre aguicheur, il nous donne un livre d'un rare ennui.

Admettons d'emblée que le roman de M. Bouissac foisonne de culture, d'une réelle érudition, à la limite complaisante. Un narrateur écrit à une « Chère », qu'on ne connaîtra jamais ! Et c'est parti !

MACHINE DÉSUÈTE

L'auteur utilise la parataxe à l'excès, à savoir cette juxtaposition d'éléments peu coordonnés. On passe ainsi d'un sujet à l'autre sans vraiment de raison. Mais peu importe, puisque ce roman ne raconte à peu près rien, distillant son bavardage en une sorte de logorrhée snobinarde à propos d'un nombre assez effarant de personnages sans intérêt, autour desquels se tisse une prose pompeuse, sinon franchement alambiquée :

La célébration du jardin anglais entraînait des bistoires antimilitaristes ; la retraite de 1940, vécue des deux côtés, homme et femme ; l'héroïsme, ici,



consiste à voir mourir, à fermer des yeux, fût-ce ceux d'un lapin qu'on enterre, à courir au chevet des agonisants, des déboussolés, pour les convaincre de leur bonne mine et de leur raison ; l'os à ronger en songe, où Alice se fait les dents, derrière la belle tenture du jardin fleuri, dix mois sur douze, que le train déchire en contrebas, avec un bruit d'enfer. (p. 13)

Je sens, par intuition, que vous vous creusez les méninges pour y comprendre quelque chose. Mais il n'y a rien d'autre que cela : la vision d'un jardin entraîne le narrateur à parler d'Alice, entre autres, dont il sera beaucoup question, d'un Lendurci aussi, d'une faune extrêmement désœuvrée, ou tout au moins dont les occupations restent souvent très floues.

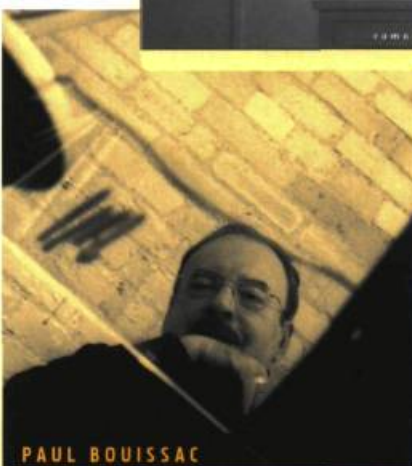
ALICE AU PAYS DE LA FUTILITÉ

Imaginez que vous ayez écrit à quelqu'un pendant des années à propos de gens que vous avez rencontrés et que votre destinataire devrait, en principe, connaître ; vous feriez de cela le sujet d'un roman fourmillant d'allusions littéraires (Descartes, Rimbaud peut-être, Flaubert sans doute, etc.), citations contournées ou réelles à l'appui, de références picturales nombreuses (à Jérôme Bosch, m'a-t-il semblé, très fréquemment), et vous ennuyez tellement vos lecteurs que les

quelque cent pages du livre leur semblent des mille.

OULIPIEN D'ANTAN ?

Vous savez que l'alphabet compte 26 lettres, vous décidez d'écrire vingt-six missives, mais vous avez la subtilité d'éliminer la quinzième, celle correspondant à la lettre « O ». Je ne peux pas mieux finir cette critique : « Ô ! »



PAUL BOUISSAC